Isabelle Eberhardt

Rachel

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Danseuse mauresque, Alger, vers 1900.

Isabelle Eberhardt (1877-1904)

AU TEMPS où j'étais *tlamid,* à la *zéouiya* d'Annéba, j'aimais à errer et à rêver dans les nécropoles silencieuses, parmi le mystère et la mélancolie sereine des tombeaux. J'y ressentais cette sorte de recueillement et de paix intérieurement triste qui fut toujours l'une des sensations les plus douces de ma vie. Je venais y goûter le charme étrange émanant de cette antithèse de vie et d'anéantissement : le grand soleil d'Afrique, éblouissant, triomphant, plein de vie et d'éternelle jeunesse, illuminant des tombeaux, des fosses sinistres ou de sombres choses – qui furent des êtres – achevant de se désagréger, de s'anéantir, finissant de mourir…

Je venais y chercher la résignation et la sérénité de l'attente sans hâte et sans angoisse devant l'inéluctable Mort.

… Et chose singulière, nulle part ailleurs je n'ai été aussi près d'admettre l'hypothèse spiritualiste, de confesser en un attendrissement profond l'existence d'un au-delà.

Nulle part mes rêves ne furent plus exempts d'amertume, et plus sincèrement réconciliés avec la Puissance inconnue qui engendre et qui tue.

… Il m'a aussi toujours semblé que les arbres et les fleurs poussés sur des tombeaux ne ressemblent point à ceux d'ailleurs, qu'ils ont une beauté à eux, très différente, un charme de mélancolie et d'indicible paix. À l'ouest d'Annéba, au-dessus de l'*oued* Dheheb, il est une petite colline très basse, entourée d'un mur de pierre peu élevé.

Au sommet de ce monticule, s'élève une bâtisse vaguement grisâtre, passée à la chaux, de forme très semblable à celle des *koubbas* funéraires. Mais la boule et le croissant ne surmontent point le dôme arrondi de cet étrange édicule.

Je me promenais donc, un jour, solitaire, à l'ombre des grands eucalyptus pensifs qui ombragent l'*oued* Dheheb paisible, semblable à un chemin d'azur vaguement argenté entre les berges verdoyantes.

Tandis que je passais au pied de la petite colline silencieuse où les *Béni-Israël* vont dormir leur dernier sommeil, le désir me vint de franchir le petit mur d'enceinte, et de m'introduire entre ces tombes dressées, d'une teinte grise uniforme, où s'alignaient les inscriptions géométriques de l'antique Judée, étrangement inquiétantes en leur mystère de passé insociable et fermé.

Là, rien de cette sérénité gracieuse des cimetières de l'Islam où des suites de tombes multicolores semblent autant de fleurs épanouies à l'ombre des cyprès funéraires.

Grande dans une atmosphère de résignation, mais une morne désolation, un silence lourd, presque menaçant. Un cimetière israélite c'est une nécropole de matérialistes pour qui tout finit avec la mort, et qui, leurs proches étant descendus dans la terre, ne s'en inquiéteraient plus jamais… Semblable désolation avec, en plus, l'universelle banalité de la civilisation, régnera bientôt dans les cimetières d'Europe, quand les derniers fantômes charmeurs se seront dissipés.

J'errais de tombe en tombe, songeant aux choses bibliques, aux singulières paroles de promesse et de menace venues de là-bas, de la Judée et de Galil, issues du plus étrange peuple de la terre. Et mes pensées s'envolaient aussi vers cette Europe que les hommes sont en train de transformer en une vaste usine, avant d'en faire une terre de désespoir ou bien encore une odieuse caserne à fonctionnement mécanique, machine sinistre à écraser les caractères et à niveler les individus…

Tandis que je redescendais vers l'*oued* Dheheb dont le vague murmure doux me parvenait à peine, j'aperçus un espace plus abandonné, tout embroussaillé de ronces et d'herbes desséchées. L'été touchait à sa fin, une pulvérulence jaunâtre repoussait sur les choses, dans l'immobilité de l'air enflammé. Là, pêle-mêle, des tertres et des tertres sans même une pierre ou simplement couverts de cailloux entassés… Près du mur d'enceinte, une énorme dalle de granit gris, à peine équarrie dressée vers le ciel, attira mon attention.

Pas un ornement, pas une fleur, rien qui indiquait que cette pierre sauvage pût encore rappeler à quelqu'être vivant de chers souvenirs, un disparu bien-aimé. Un sombre abandon, un oubli profond, presqu'un dédain, semblaient planer sur ce lieu et sur cette pierre, quelque chose qui me fit vaguement mal.

Rien… rien que trois lettres irrégulières et démesurées, taillées à grands coups de ciseaux, d'une main maladroite, sur le côté de la pierre orienté vers la place du ciel qui fut Jérusalem… les trois lettres qui, en hébreu, signifient *Rachel.* Je m'assis sur le mur à quelques pas de la tombe singulière.

Je contemplai longtemps la vallée agreste et l'inscription énigmatique, plongé en d'étranges pensées. Qui avait-elle été, cette Rachel que l'on avait mise là ?… Et quelle main amie était venue tracer son nom sur la pierre, afin de la sauver pour quelques années encore de l'oubli dévorant ?

Peut-être cette tombe était-elle récente… Peut-être de longues années avaient-elles, au contraire passé sur cette vie dont le mystère sans doute à jamais impénétrable m'attirait…

… Car là-bas, sous le ciel d'Afrique, il suffit des plaies d'un hiver et des soleils rayonnants d'un été pour couvrir les choses de cette patine de vétusté qui, plus tard, leur donne un aspect spécial d'immobilité à travers les âges.

Et la floraison magnifique d'un printemps unique ne suffit-elle point pour rendre un site à la nature ? Parmi toutes les tombes de ce cimetière, celle-là seule avait éveillé en moi cette sorte d'angoisse sombre que donne la proximité de la mort… Devant cette pierre dressée j'avais ressenti un trouble comparable à celui que j'avais éprouvé bien des fois déjà, quand il m'arrivait de regarder le portrait de certains défunts…

Sensation vaguement pénible à la pensée que jamais je ne pourrais pénétrer le mystère de ces regards morts, de ces sourires figés, que jamais je ne saurais rien de ces vies abolies, retournées aux ténèbres criminelles. Ou bien n'était-ce pas quelque vestige très mystérieux de son âme à elle qui flottait dans l'abandon et la solitude de ce lieu et qui se révélait à moi, le seul être d'inquiétude qui fut venu là, depuis le jour où la pierre grise avait scellé à jamais au-dessus d'elle le silence du sépulcre.

Cette sensation à la fois charmeuse et douloureuse comment l'exprimer ? Comme tant d'autres pensées, et d'autres impressions, elle fait partie de ce fond obscur de nos âmes et qu'aucune erreur d'investigation ou de raison ne parviendra jamais à pénétrer et à expliquer.

Il me semblait que cette Rachel avait une histoire, point la banale aventure du commun des hommes, et j'éprouvais le désir ardent presque torturant déjà de connaître cette vie qui était venue sombrer là, dans ce trou d'ombre et d'anéantissement.

Il me semblait, sans que j'eusse pu dire pourquoi, que la passante inconnue avant eu en partage l'une de ces existences tourmentées et tragiques infiniment plus touchante et plus amèrement surprenante que tous les mélodrames du monde, parce qu'elles sont vraies, parce qu'elles sont la réalité sinistre ou tristement ridicule, inexplicable toujours en fin de compte. J'essayais en vain de me la représenter, cette Rachel, sous mille aspects différents mais, chose étrange, très belle toujours, de cette beauté très spéciale de certaines juives d'Orient, marquée du sceau d'une infinie tristesse…

… Enfin, un peu avant le coucher du soleil, tandis que je m'en allais, je me retournai encore pour revoir la pierre de Rachel, l'âme remplie de ces rêves que j'avais échafaudés sans savoir, presque inconsciemment. Il m'arriva de passer par la vieille rue Caraman obscure et tortueuse, pour aller dans le quartier de Carthage pour des affaires.

La voix sonore et puissante de Hassen le *meddin,* psalmodiait déjà l'*azzan* du *Magh'reb,* sur un air d'immense mélancolie, comme détaché de tout, planant au-dessus des choses terrestres. Je passais par le sombre petit dédale de ruelles et d'impasses où vivent les juifs d'Annéba.

Vers le dernier tournant j'aperçus une lueur rouge qui débordait sur le pavé crasseux : c'était le vieil Eliezer qui peignait une table à huit pans, de forme archaïque.

Bou-Ammi était assis sur le seuil et chantonnait doucement en arabe. L'enfant me reconnut et me salua joyeusement, me baisant respectueusement la main.

Le vieil Eliezer releva alors sa belle tête de patriarche et sourit, avec son immuable douceur affable.

— *Marhaba bik,* Si Mahmoud, *Rouh al hanoute.* Sois le bienvenu, entre dans la boutique.

Ben-Ammi s'empressa de me préparer un lit accumulant des coussins et des meubles, en face du vieillard. Ensuite à toutes jambes, il courut chercher du café chez Mohammed Ben-Salah. Cette boutique juive était décidément l'un des lieux de repos et de silence où j'aimais venir rêver et causer, causer comme l'on cause en Orient, doucement, sans hâte et sans passion… en fumant et en prenant le café… ou bien écouter les histoires que d'autres fois le vieil Eliezer savait si bien conter.

J'étais chez moi dans cet humble réduit. Quand je voulais y faire la sieste Eliezer et Ben-Ammi évitaient de faire le moindre bruit afin de ne point troubler mon sommeil.

Et si je le demandais, Ben-Ammi courait à la recherche de mes amis, faisait les commissions que je lui donnais, rapidement, discrètement avec une adresse et une exactitude surprenantes.

Sur un *tablar* accroché au mur, dans un coin, j'avais quelques livres, du papier, de l'encre arabe et des *caloums,* et des babouches spacieuses m'attendaient sur le seuil.

Eliezer m'aimait sincèrement, me témoignant beaucoup de déférence…

… Parfois, il me montrait les lettres hébraïques, m'apprenant à lire dans sa vieille Thora jaunie.

… Or ce soir-là, je m'étendis sur le lit préparé par Ben-Ammi et, fermant les yeux, envahi par une bienheureuse langueur, je renvoyais au lendemain, avec la tranquille indolence des musulmans, les affaires qui m'appelaient dans le quartier de Carthage.

— *Ya béba Eliezer,* raconte-moi une belle histoire ! Il sourit.

— Que veux-tu que je te raconte ? Sidria Chélomo n'a-t-il point dit : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ? ». Toi, tu es *taleb,* tu en sais plus long que moi.

— Dis-moi, *ya béba,* qui était cette Rachel qui est enterrée là-bas au cimetière israélite, où il n'y a rien que son nom ?

— Rachel ? Comment tu ne connais point encore l'histoire de Rachel ? *Oh ! Rakhel ! Rakhel !*

C'était une *Bent Israël* et elle était très belle et très aimée… Il y a très longtemps de cela.

Mon fils Calah, le frère de Ben-Ammi, était encore vivant… Oui, il peut y avoir dix ou douze ans qu'elle est morte.

« Elle était très belle et très aimée » … Comment donc expliquer que je l'avais prévu, cette phrase du vieil Eliezer, qui eût pu servir d'épitaphe à la *Bent-Israël* défunte, tandis que j'étais assise là-bas, sur le petit mur de pierres sèches, en contemplation devant sa pierre, et que sa mémoire inconnue attirait mon âme, invinciblement.

Très belle, et portant sur un visage de cire, aux longs yeux d'ombre le sceau d'une immense tristesse…

Telle je me l'étais représentée, telle elle m'apparut tandis qu'Eliezer contait son histoire compliquée et tragique.

Ainsi, il arriva que minuit sonnait déjà au loin, à l'horloge de Dar-el-Mel, quand le vieillard, effrayé d'avoir veillé et parlé de sang et de mort jusqu'à une heure aussi indue, acheva son récit, un peu à la hâte…

Ce récit étrange où se reflétait l'âme de l'indestructible Israël, cette âme prédestinée, grandie dans les persécutions et assombrie au fond des masures vermoulues et noires des ghettos…

De sa vieille voix douce et lente dont les vibrations modulées ressemblaient au murmure monotone de l'eau sur des pierres monômes, sans s'en douter le moins du monde, *béba* Eliezer me détaillait un épisode bien saillant de la lutte séculaire, toujours la même qui se poursuit entre les *Beni-Israël* et les *Goïms.*

Son récit fut empreint de cette naïveté tranquille, avec laquelle les conteurs bibliques relataient les fourberies cyniques d'un Laban, les aventures scabreuses d'une Léa et de sa sœur Rachel, le mercantilisme faux et cauteleux des fils de Loth, vendant à Abraham le champ funéraire de Sarah, à côté des traits les plus sublimes, des incomparables lamentations d'un Job et de l'hospitalité toute orientale d'un Loth allant jusqu'au sacrifice.

Il contait les intrigues ténébreuses, les haines cruelles, l'Amour et les passions qui font perpétrer les crimes et accomplir les grandes actions sur ce même ton d'impassibilité qui étonne à tous les endroits de la Bible où n'étaient point en jeu les passions immédiates des auteurs…

Quand Eliezer raconte « les potins d'hier, il a l'air de parler de choses antédiluviennes, presque de faire, très aimablement un cours d'histoire ancienne » disait Aly, notre ironique camarade…

Et, tandis que, les yeux clos, en une croissante surprise, j'écoutais l'histoire de cette Rachel, je songeais que, bien certainement Israël n'est point un peuple semblable aux autres et que ses destinées très à part ne sont point celles des autres peuples de la terre.

Ni meilleur, ni pire, autre tout simplement.

Rachel était une Bent Israël, elle était très belle et très aimée. Elle ne se fardait point. Le regard de ses larges yeux bleus, d'une teinte rare et nocturne…

Sa petite figure maigre, au teint pâle, aux traits déliés était sérieuse, et ses longs yeux bleus semblaient se perdre en une contemplation intensément douloureuse d'impossibles félicités.

Son enfance fut un long martyre, une humiliation continuelle, une croissante révolte.

Son orgueil déjà blessé profondément, grandissait avec sa beauté et son intelligence pénétrante et tourmentée. Ses pensées n'étaient plus celles d'une enfant. Elle passait ses nuits, au fond de leur sombre taudis, à rêver, et ses rêves étaient remplis de triomphes futurs, de vengeances et d'éclatantes revanches.

… Voici, elle était grande, elle était devenue la belle d'entre les *Bénotes-Ysraël,* sa beauté s'épanouissait en liberté comme une grande fleur triomphante.

… Puis elle rencontrait un homme, beau, riche et puissant qui l'aimait, qui l'épousait et l'emmenait loin de cette ville qu'elle haïssait, car elle avait été témoin de sa misère et de sa honte. Ils allaient au loin, dans ces pays merveilleux dont les vieux tolbas content les splendeurs, le soir dans la paix des cafés maures…

Elle était parée comme les princesses des contes et elle éclipsait toutes les autres femmes… Et Rakhel, sur sa couchette de misère, brûlait d'une fièvre intense, à ces pensées de félicité qui lui semblaient si réalisables, si nécessaires même.

Mais hélas à l'aube, la voix aigre et traînante de Stitra venait tirer Rakhel de ce monde enchanté du songe…

Il fallait se lever, et aller, sans pain bien souvent courir les rues. Et Rakhel haïssait Stitra, elle-même, en ces instants-là car elle haïssait la vie, les hommes et les choses.

Et l'ulcère de son cœur grandissait, s'ouvrait et saignait cruellement, dans le silence ignoré et le mystère de sa petite âme que les hérédités lointaines avaient faite compliquée et singulière. Chaque jour amenait une nouvelle douleur, une nouvelle humiliation et d'autres désirs, irréalisables toujours. Petite abandonnée de la rue, elle savait tout, elle connaissait toutes les hideurs basses de la vie des bas-fonds, elle avait vu des choses ignobles et des choses tristes, elle avait sondé du regard de ses yeux bleus d'ange naissant l'abîme où grouillent et se débattent les déshérités, dans le sang et dans la boue.

Aussi, quand elle eut treize ans et qu'elle fut devenue une grande jeune fille, ne fut-elle point surprise de voir un soir la vieille Stitra rapporter un ajustement de soie, déjà usé, mais de couleurs vives encore, et des bijoux clinquants.

La vieille habilla soigneusement la petite fille, la parfuma à l'ambre, lui mit un éventail arabe entre les mains, et lui dit :

« Ma fille, vas maintenant te promener devant les grands cafés maures et chrétiens et, quand des hommes richement vêtus t'adresseront la parole, choisis le plus riche et non le plus jeune et le plus beau. Vas ma fille, à la garde d'Adonaï. »

Et Rakhel tremblait d'une émotion moitié joyeuse moitié inquiète.

Elle savait bien que les *kahabs* gagnaient beaucoup plus d'argent que les servantes et les marchandes ambulantes et cette nouvelle carrière s'ouvrant devant elle lui apparaissait comme un acheminement vers le brillant avenir que son imagination ne cessait de lui représenter sous les plus charmants aspects.

Sous sa pauvre défroque de soie rose, limée et rapiécée, elle avait l'air d'une petite princesse abandonnée, faisant fièrement face à l'infortune. Et ce soir-là, elle avait ramené un jeune maure de Constantine qui lui fit par la suite de riches présents…

Les jours et les mois se passèrent. Bientôt, Rakhel cessa d'aller à la recherche de nouveaux amants, tous les hommes d'Annéba vinrent à elle. Elle les attirait par le charme fascinant de sa beauté et par la subtilité acerbe et ironique de son esprit. On lui faisait une foule de présents, quelquefois d'une grande valeur. Et Mordok-heï était heureux de revendre le superflu à des juifs étrangers d'Alger et de Tunisie. Le vieux et Stitra aimaient à leur façon la belle enfant qui leur faisait gagner beaucoup d'argent, et vivaient dans la paix de l'âme, bénissant le saint nom d'Adonaï. Une jeune Israélite avait pris la peine d'apprendre à Rakhel la lecture et l'écriture hébraïques très imparfaitement… Là s'était terminée son éducation, et au demeurant elle était très ignorante et très superstitieuse. Cependant elle ne ressemblait point aux autres *kahabs* juives.

Elle était pensive et intelligente et sous ses dehors d'impassibilité ironique voulue, son âme était sombre et tourmentée.

Rakhel ne riait que très rarement. Mais son sourire illuminait sans cesse ses yeux d'une lueur énigmatique. En d'autres siècles, en d'autres lieux, Rakhel fût devenue une grande courtisane, car son cœur n'était point semblable aux autres filles de sa race.

Elle savait inspirer aux hommes, l'amour, la jalousie et la haine, les trois passions qui servent à perpétrer les plus sublimes tragédies.

… Et l'emprise de sa chair était irrésistible, comme un enchantement magique…

Un jeune poète maure, qui l'avait aimée, lui avait donné ce surnom : « El-Moukadira », la Fatale… Un soir, au mois de *Bou-Ikhdja* de l'année 18… un soir de printemps, Rakhel résolut de consulter une magicienne gitane, la vieille Tyrsa, qui se tenait de l'aube au crépuscule sous la Porte du Jeudi. Chantant doucement une complainte arabe, Rachel revêtit une fine chemise de mousseline de soie brodée d'étoiles métalliques, un kaftan de velours cerise à galons d'or et une robe sans manches en lourde soie bleue brochée de fleurs plus sombres, ton sur ton. Ayant tressé ses beaux cheveux teints, les entremêlant de fils d'or, elle se coiffa d'une *chéchia* pointue en velours brun-rouge et vert, enroulée d'un mouchoir de soie rose à longues franges d'or.

Elle se drapa gracieusement dans un grand châle de cachemire citron frangé dont elle rejeta un pan sur son épaule. Et Rakhel sortit… Elle descendit la rue de Carthage, inattentive aux plaisanteries familières de Hossin, l'agent de planton devant le commissariat de police.

Elle s'arrêta devant un étalage de marchand de fruits et de fleurs, et elle acheta un petit bouquet de jasmins à peine éclos, piqués de longues pailles minces, que les maures et les juifs riches mettent à leur *chéchiya,* près de l'oreille ; elle espérait rencontrer son amant israélite Messaoud Spiro, et lui donner ce petit présent qui ne manquerait point de réjouir son cœur fidèle et tendre.

… Un laitier bédoin qui remontait vers la vieille ville tira Rakhel par le bras, avec des paroles d'amour. Puis, il cria : « *Kâhba Yehoudia !* » Impassible comme une idole en sa châsse multicolore, elle continua son chemin. La Porte du Jeudi ou des Karésas, marque, avec celle d'Hippône, située au bord de la mer, l'extrême sud d'Annéba.

Derrière l'Idou assombri, le soleil se couchait, embrasant l'horizon… Dans la vallée profonde, une ombre bleuâtre descendait peu à peu.

Une grande paix recueillie régnait sur la campagne africaine, alanguie après la chaleur lourde de la journée accablante.

Au-delà de la Porte, vers la droite, s'étendait le marché aux bestiaux avec son fossé fangeux… Là, les grandes silhouettes de quelques dromadaires songeurs et une tente bédouine noire et brune, très basse comme aplatie contre le sol…

Une fumée blanche où, dans l'opale transparente, cheminaient des nuées légères.

Des hommes en burnous noir priaient, tournés vers la *Kiblah.* Leurs voix un peu rauques s'élevaient en chœur aux invocations rituelles du *Chéchéda* et du *Tekair-el-ihram.* Une caravane passait, venue du Nil avec des dattes et des étoffes.

… Vers la gauche jusqu'à l'avenue de la gare, s'étend l'immense champ de manœuvres, longeant les vieux remparts rougeâtres.

Au loin, la gare apparaissait, dans les amoncellements roux de ses eucalyptus et de ses tamaris.

… Vers le sud, la route d'Aïn Northa s'en allait, toute droite, et sur sa rivière tranquille, ombragée de platanes et d'eucalyptus, la *koubba* bleuâtre de Sidi Ibrahim se reflétait dans le cristal obscur des eaux. Vers l'ouest, trois autres petites *koubbas* et des tombes antiques d'un minuscule petit cimetière. Là-bas croissaient des tamaris, des « hendi » et de grands figuiers sombres.

Et ce pays avait ce grand charme, cette beauté songeuse et triste qui est comme l'âme indéfinissable de cette côte barbaresque.

Sous l'un des arceaux de la double porte, la vieille Tyrsa était accroupie à terre, vêtue de haillons noirs, coiffée d'un mouchoir noir sur ses cheveux embroussaillés.

Près d'elle étaient posés un vieux couffin et une matraque noueuse.

Le dos appuyé contre le mur, les mains jointes sur son genou pointu, elle regardait défiler les passants, indifférente et funèbre, marmottant de temps en temps quelques paroles inintelligibles.

… Sous l'autre voûte, un vieux mendiant Musulman à tête de prophète aveugle psalmodiait, monotone et triste. *Ala Khatar rabbi, ya mouminine, djibou sourdi !* « Pour le déjeuner, ô croyants, donnez-moi un sou ». Puis il énumérait les grands saints du *Mogh'reb,* de Sidi Okba le conquérant au *marabout* de l'Idou, Sidi Bou-Kachabia.

Et cela faisait une mélopée traînante et douloureuse, d'une poignante désolation.

… Sidi Ayoub, assis sur son fumier, devait se lamenter ainsi maudissant le jour de sa naissance en d'immortelles imprécations, dont aucun poète ne sut jamais égaler la splendeur tragique… Rakhel, gracieuse, s'était arrêtée devant la gitane.

— Bonsoir femme !

— Bonsoir ma fille !

— Combien pour me dire ma destinée ?

— Douro !

La voix creuse de la vieille résonna étrangement, presque sinistre.

— Trop cher ! cinquante sous !

— Douro !

— Reste en paix…

Et Rakhel fit mine de s'en aller.

— Soixante-cinq sous.

— Soixante-trois.

— Allons, donne !

Tyrsa retira de son couffin un vieux mouchoir de cotonnade passée contenant une poignée de jetons de faïence de couleurs variées.

Du bout de son bâton, elle traça un cercle sur le sable de la route. Ensuite, elle divisa le cercle en deux moitiés égales par une barre verticale.

— *Chouf !* Le cercle est l'ensemble de ta vie. Le trait qui le représente la durée de tes jours.

Et la vieille se mit à murmurer très vite, une sorte d'incantation en une langue inconnue.

Ensuite, elle prit les jetons dans le creux de sa main desséchée, les secoua continuant son murmure mystérieux, puis les lança en l'air de manière à les faire retomber à peu près dans le cercle.

Chouf ! à droite des trois petites pierres bleues : beaucoup de plaisir. Parmi elles, celle-ci qui brille comme de l'or : beaucoup d'argent. Les toutes petites roses, ce sont les *Goïms* qui t'aiment. Hélas, voici un danger terrible : tu vois cette petite pierre verte qui est tombée sur le bord de la ligne et qui l'a à moitié comblée, un danger de mort ! Tu vois, il y a même quelques petites pierres rouges : du sang… Pas pour toi. Tu échapperas. Mais pas pour longtemps : voici la grosse pierre noire qui signifie la Mort : elle est tombée bien près du commencement de la vie. Celle-ci sera brève. Horreur ! Vois-tu ces pierres rouges qui entourent celle de la mort… Du sang, du sang, beaucoup de sang !… Rakhel, très pâle, eut un frisson. Elle s'était accroupie devant la vieille, pour mieux contempler les fatales petites pierres…

La vieille reprit :

— Trois pierres blanches sont tombées en dehors du cercle : la vertu, la sagesse et la paix : trois choses à jamais bannies de ton existence… Et celle-ci sera brève et tourmentée. Elle finira dans le sang, après bien des vicissitudes.

… La nuit achevait de tomber, et le croissant de la lune brillait à l'Occident encore pâli par la lueur zodiacale. L'heure de l'Îcha approchait. Dans le silence plus lourd, un chacal gémit au loin, du côté du cimetière israélite et de *l'oued.* Rakhel eut un frisson glacé. Dans l'air tiède, un vol d'oiseaux aquatiques passa, triangulaire et rapide, avec des cris stridents. L'infini bruissement des cigales commençait à peine de monter dans la campagne assoupie, se fondant étrangement dans le silence d'alentour sans le troubler… Des bergers Bédoins sur des chevaux au galop, passaient sous les arceaux de la porte.

Rakhel, la tête dans ses mains, songeait.

Ma fille, dit la vieille gitane. Ma fille, réjouis-toi au contraire de mourir jeune. Ah si tu savais seulement combien la vieillesse est amère !

Et la vieille hocha sa tête blanche, avec un geste vague de sa main osseuse comme pour constater l'amertume de sa solitude… Puis elle reprit :

Je lis l'avenir car je suis initiée à la profonde science des Rhomes mes ancêtres, les pères des chrétiens, les *tolbas* musulmans, qui errent tous dans les ténèbres…

et si tu as des amies qui voudraient connaître leur destinée…

Tiens, dit Rakhel durement, lui jetant le prix convenu. Et, sans écouter le boniment de la vieille, elle s'en alla résolument du côté de Sidi Ibrahim. Elle se souvenait d'avoir entendu parler d'un grand magicien maure, Sidi Abdesselem El Berrâni qui habitait au cimetière minuscule de Sidi Blouchouceb. Elle monta le fossé qui séparait la route du champ où se trouvait le cimetière noyé d'une clarté bleuâtre, glissant légère et spectrale, sur les coupoles blanches des *koubbas* funéraires et sur les tombeaux de faïence assoupis en leur mystique silence.

L'aboiement grêle d'un féroce petit chien bédoin troubla le sommeil vague du lieu funèbre.

Il y avait là une sorte de désolation inquiétante que Rakhel ressentit sans pouvoir se l'expliquer. Effrayée, Rakhel hésita… Tremblante, elle s'était arrêtée, n'osant point avancer. Elle avait peur des morts et des fantômes, et le voisinage du cimetière la troublait… Mais une voix d'homme vibrante et grave, appela :

— Oh ! qui est là ?

— Rra ! une femme…

L'homme s'avança vers elle. Il était grand et robuste enveloppé d'un grand *burnous* noir, la *tarboucha* relevée sur la tête…

Il sembla à Rakhel qu'il marchait sans bruit, glissant au-dessus des herbes desséchées sans les frôler. Épouvantée, elle était agitée par un tremblement continu.

— Bonsoir juive, que veux-tu ?

— Voir Sidi Abdesselem.

— C'est moi, que me veux-tu ?

— Connaître mon avenir, *sidi.*

— Ton avenir ! le feu éternel de la géhenne comme celui de toute la race maudite ! Haine !

Alors elle se fit humble et caressante :

— Je payerai, *ya Sidi !*

Le magicien se mit à rire et, la prenant par la main :

— Viens, lui dit-il.

Intimidée, elle traversa le cimetière qui s'élevait un peu à l'écart. Ils entrèrent dans une petite cour intérieure pavée de cailloux et, Sidi Abdesselem fit asseoir Rakhel sur un sac plié à terre. Elle continuait de trembler, craintive.

Par une porte ouverte, Rakhel voyait l'intérieur d'une chambre éclairée. Un flambeau de fer forgé, de forme antique, était posé à terre, près d'un magnifique tapis du Maroc, un peu usé. À côté, sur un plateau de cuisine poli, il y avait un long vase étroit surmonté d'une cassolette ternie par la cendre des aromates qui s'y consumaient… Une mince fumée bleuâtre s'en échappait en volutes, que le vent de la nuit faisait osciller lentement. Un angora énorme roux, sommeillait près du flambeau. Sur le tapis, il y avait un coffret de nacre ouvert où étaient rangés quelques livres et des manuscrits sur vélin jauni par le temps. Une pipe turque traînait aussi là, sur un plateau, avec un *fendjel* vide. Dans l'air tiède des senteurs lourdes de styrax consumé, traînaient, mêlées à celle d'un jasmin qui poussait là, entre deux pierres disjointes du mur.

Sidi Abdesselem était assis sur le seuil de sa chambre en face de Rakhel. Cet homme, fils d'une riche famille maure du Maroc, avait fait de profondes études islamiques dans la vieille université de Fez. Son esprit aventureux, avide de mystère, s'était passionné pour les sciences occultes du Moyen-Âge.

Retiré dans la ville de Marrakech, il s'était livré aux études hermétiques. Mais un *marabout* puissant l'avait pris en aversion, il avait été en butte aux persécutions et à la haine de tous les musulmans du pays. Alors, il s'était expatrié, et était venu échouer là, après de longues pérégrinations, dans ce petit cimetière où il vivait très retiré ; adonné à des investigations étranges. Il cultivait cependant aussi la poésie Arabe avec un grand (art). Son esprit avait pris peu à peu une tournure très libre et il aimait chercher à pénétrer les secrets des âmes et celui des choses. Il regardait Rakhel avec une admiration placide, se demandant déjà pour quelles raisons très personnelles sans doute, cette juive, dont il devinait la condition, était venue, à pareille heure, tremblante d'une émotion inconnue, l'interroger lui, musulman, sur les mystères de son avenir…

Tu es belle, ô juive, dit-il. Est-ce pour la solitaire contemplation des étoiles que tu as revêtu de si riches parures ?

« Ma passion pour ma bien-aimée ressemble à un foyer ardent. Pourquoi cacherais-je mon amour pour elle ? » Mais j'oubliais que tes fils de chiens de parents t'ont appris à te prostituer et non point à comprendre et à apprécier les beautés sublimes de la poésie arabe… Hélas quel emploi indigne ! C'est comme si l'on employait un superbe tapis pour y faire coucher un chien galeux !

Il prit la petite main glacée de Rakhel.

— Tu as peur des morts et des *ghoulémines.* Ne crains rien. Les morts dorment en paix, Allah les rend heureux dans les jardins d'Éden ! Quant aux esprits de la nuit, ils n'approchent point de la demeure du Serviteur du Pacifique. Certes, tu es très belle, comment t'appelles-tu ?

— Rakhel !

— Rakhel ! Pourquoi veux-tu savoir quelles seront tes destinées en ce monde ? Ne les apprendras-tu point à leur avènement ? Hélas, l'homme n'apprend que trop tôt que la vie est un océan d'amertume et de douleur ayant pour rivages la mort. Rachel, la tête baissée, demeura silencieuse. Elle haïssait au fond de son cœur également les musulmans et les chrétiens.

Pour elle, ce n'était que des barbares, des *goïms.* Mais elle croyait fermement en la science divinatoire de certains *marabouts* et Sid Abdesselem lui inspirait une crainte mêlée d'admiration. Elle releva lentement la tête, et regarda le magicien.

— Je suis venue t'interroger, dit-elle, parce que je veux savoir si je serai riche et aimée, et si j'obtiendrai ce que mon cœur désire en secret, ce que je ne révélerai jamais à personne.

Abdesselem sourit.

— Inutile ! Je le sais bien ce que tu désires ! Vous êtes toutes les mêmes ! Vous croyez que pour s'élever vers le soleil, il est possible de descendre d'abord tout au fond d'un marais fangeux… Souviens-toi que le jujubier épineux ne donne jamais de roses et que la jument n'enfante point une gazelle ! Te prédire l'avenir, je ne demande pas mieux…

Et il ajouta en riant, ouvertement ironique :

— Je lis aussi clairement les signes mystérieux que la nature a inscrits dans ta main charmante que les caractères de ces manuscrits qui renferment la science de l'occulte. Quant à me payer, ma fille, avec de l'argent, cela, tu ne le peux point.

— Si, dit-elle naïvement sans comprendre l'allusion, je te donnerai un douro, même plus, si tu me dis la bonne aventure.

— Un douro ! La science de notre propre avenir est d'un prix inappréciable quoi que ce soit le plus amer des poisons. As-tu vu la fleur empoisonnée du *daturo stramonium* ? As-tu vu le long des ruisseaux dans la campagne les lauriers-roses qui embaument et qui tuent ? Tel est le savoir que tu es venue me demander.

Il se plaisait à lui parler ainsi afin d'observer les émotions qu'il éveillait en elle, dans le regard de ses yeux, dans les vagues frissons de ses lèvres.

… Si Abdesselem avait longtemps cherché l'élixir de vie et la pierre occulte… Mais il n'avait trouvé qu'une vérité profonde : il avait connu le néant des choses terrestres. Depuis lors, il ne cherchait et ne désirait plus que la volupté, celle des sens et celle de l'esprit.

— Écoute *ya Rakhel !* Malgré que tu es *kéféra,* ton corps charmant est l'œuvre de Celui qui a créé les cieux et la terre, de Celui qui connaît les secrets des cœurs et le mystère des tombeaux… Et je te dis en vérité : va-t-en en paix, et ne cherche point à pénétrer le mystère redoutable qu'en sa sagesse infinie, Dieu n'a point révélé au commun des hommes.

Et Rachel se disait : Il dit tout cela pour que je lui donne plus d'argent.

— Demain matin, *Sidi,* je reviendrai et je t'apporterai encore un douro. Je te le jure sur la Thora !

De nouveau, Abdesselem sourit… La juive ne comprenait donc toujours pas ! Comme elle est restée naïve dans le mal !

Il renversa en arrière sa tête enveloppée d'un turban blanc…

Alors, Rachel vit qu'il était très beau et que ses grands yeux ardents, mi-clos, la fixaient avec un indéfinissable sourire qui la fit frissonner délicieusement.

— *Ouallahi !* Apporte-moi tous les trésors mal acquis des *Béni-Israël* et je ne serai toujours point payé comme je le mérite… et comme je le serai, ya Rakhil !

Sid Abdesselem s'interrompit brusquement :

— Tu sais, dit-il, les abords de la ville ne sont point sûrs, la nuit, pour une juive parée comme tu l'es ! Tu seras tuée par les Djéblilia qui rôdent dans l'ombre comme des chacals ou des spectres maudits… Demain, à l'aube tu t'en iras, mais pas avant.

Et Sid Abdesselem la regarda hardiment dans les yeux.

Alors, Rachel, rassurée, sourit.

Certes, dit-elle câline, l'amour de Rakhel vaut mieux que tous les trésors de la terre… Et elle baisa avec sa grâce sans pareille les longs doigts effilés du magicien.

Ainsi écoute, et prépare tes beaux yeux à répandre des perles amères, car ta page est noire au Livre de la Destinée et le sentier de la vie est tout entier dans l'ombre funèbre des ailes de *Meleik-El-Mout.*

… Hélas, tu maudiras l'heure où tu as conçu le désir insensé de soulever le voile bienfaisant de la Vérité.

Rachel, frémissante, se souvint des prédictions de la vieille Tyrsa.

Tu es une fille de joie qui, pour de l'argent, la plus vile des choses, vend aux hommes un vague simulacre du plus précieux des trésors : l'Amour. Tu es une *Bent-el-Haram.* Tu es et resteras telle, car ceux qui avaient mission de te diriger dans le droit chemin t'ont dévoyée à plaisir… toujours à cause de ce poison maudit : l'argent. Pendant quelques années encore tu vivras, *ya Rakhel.* Puis, tu vois, la ligne de ta vie disparaît là, sous cette tâche rougeâtre de ta main que le henna n'a pu cacher… Tu as à vivre… quatre années, peut-être.

— Quatre années, répéta-t-elle tristement.

Tandis que le *taleb* parlait, la nuit se faisait dans l'âme de Rachel, et un grand froid glacé lui remontait au cœur.

— Moins plutôt… Mais écoute ce qui se passera pendant ce laps de temps qui te semble si court : toute ton existence sera bouleversée avant peu de jours, par ce même trésor que tu foules sans cesse aux pieds : l'Amour.

— L'Amour ! ? Je ne l'ai connu qu'avec…

— Non, non ce n'est point cela ! Tu n'as jamais connu l'Amour, *ya Rakhil.* Mais tu le connaîtras, car telle est ton âme et, avec lui, les tortures et les affres de la haine et de la jalousie. Tu mettras souvent ta vie en danger… Puis, il se passera des événements très compliqués que je ne puis prévoir, car ils dépendent d'autres personnes, et non de toi.

— Après cela peut-être y aura-t-il dans ta vie une accalmie… Il est même probable que cela dure assez longtemps. Puis tu mourras de mort violente, ou tout au moins au milieu de conjonctures sanglantes… Tu disparaîtras dans la nuit du tombeau sans laisser plus de traces que ce papillon qui vient de s'enflammer et de mourir… Sans laisser d'autres traces peut-être que des…

Un accablement immense avait envahi Rachel… C'était donc bien vrai ! Il était impossible là d'admettre une simple coïncidence… D'ailleurs, si l'Arabe eût menti, il eut parlé plus affirmativement. Et elle s'était affaissée, la tête appuyée sans force, contre la muraille.

Un rayon de lune glissant sur la chambre bleuâtre magnifia la tête de la juive en un nimbe d'argent.

Oueïl ! Oueïl lia ! Quatre années seulement ! répéta-t-elle, comme en rêve. Sid Abdesselem avait dit quatre comme il eut dit cinq ou six, au hasard, et la crédulité de Rachel le fit sourire… Il lui sembla qu'elle pleurait.

Alors il l'attira dans ses bras et lui dit, en un baiser :

Quatre années, ou trente mille siècles n'est-ce point égal ? Le temps n'est qu'une fiction enfantine et les durées ne sont que des leurres. Quant à la mort… n'est-il point absolument indifférent de mourir ainsi ou autrement ? Tout cela a moins d'importance que la fumée que le vent dissipe, moins que rien !

Il y a l'instant qui finit et qui ne revient plus et il y a la volupté qui triomphe de la douleur et fait oublier la mort. L'ivresse et l'oubli voici les seuls remèdes du savoir amer que tu es venue chercher auprès de moi, malgré mes sages conseils. Voici, vois les suites de ton obstination : tu étais le papillon vêtu de riches couleurs d'or et de velours éclatant, qui voltige, insouciant, être d'une heure, au grand soleil de la vie et qui meurt sans jamais avoir connu la mort. Mais tu as voulu savoir et tu es devenue le héron mélancolique qui rêve sur le bord des eaux désertes. Cependant, ya Rakhil charmante, j'ai un don précieux : je suis celui qui blesse et qui guérit, celui qui éveille et qui endort… Encore une fois, Abdesselem déposa un baiser sur les lèvres entrouvertes de Rachel, qui se laissait aller à une langueur berceuse.

Elle songeait qu'en somme cet homme avait raison, et que, puisqu'elle était, comme tous les êtres, destinée à mourir, il valait mieux s'abandonner à la volupté dévorante des sens, vivre en une ivresse constante. Mais elle était Juive, et elle ne connaissait point la tranquille résignation de l'Islam. Tantôt, quand l'extase des sens déjà commençante l'aurait quittée, elle allait se révolter et souffrir… Abdesselem ne songeait qu'à la volupté d'un instant, ainsi arrachée à l'inexorable destinée…

Il se leva et, rejetant en arrière sa *darboucha* noire il s'étira.

— Attends, dit-il. Attends-moi un instant.

Il entra dans sa chambre éclairée, prit sur une console de bois un livre relié en velours bleu broché d'or et l'ayant pieusement baisé, il le porta dans une autre chambre obscure, derrière la cour : il ne fallait point que le livre auguste des *S/Kélémite-Oullah* demeurât dans le lieu où allait s'accomplir l'union du magicien musulman avec la juive.

Le *taleb* prit Rakhil par la main et la fit entrer dans sa chambre claire et spacieuse, garnie de nattes blanches et de tapis. Ils s'assirent tous deux sur un matelas de laine bleue. Rachel soupira :

— *Oueïl ! Oueïl !* Que je suis malheureuse !

L'enlaçant de son bras, Sid Abdesselem murmura, souriant :

— Comment le lys d'argent et la rose de pourpre seraient-ils malheureux ? Ils charment les regards lassés des Beni-Adein et grisent leur cœur par de subtils parfums. Et toi, Rakhil, tu es plus belle et plus douce que toutes les fleurs de la terre.

Peu à peu, l'angoisse s'éloignait du cœur de Rakhil et une douce langueur l'envahissait… Elle eut voulu rester ainsi, indéfiniment, à demi couchée, la tête sur la poitrine un peu oppressée d'Abdesselem dont elle gardait une main entre les siennes. Dans l'atmosphère parfumée, le flambeau achevait de s'éteindre et Rachel sentait sa tête tourner à l'infini, doucement, délicieusement, en une commençante ivresse.

— Lève-toi, lève-toi ! Et Sid Abdesselem la poussait légèrement du bout de son soulier arabe. Rachel ouvrit les yeux et s'étira, étonnée… Mais, tout de suite, elle se souvint, et elle sentit comme un voile de plomb descendre sur son cœur.

Elle baisa le pan du *burnous* de Sid Abdesselem et hésitante, lui dit :

— Faut-il t'apporter les deux douros, *Sidi* ?

Avec un sourire énigmatique, les pensées ailleurs, très loin d'elle, il répondit :

— Non !

Alors suppliante, elle s'agenouilla devant lui, elle baisa sa main :

— Faudra-t-il… revenir ?

Sid Abdesselem, le regard plus dur, eut un geste d'indifférence lointaine.

— Non, dit-il.

Et sans ajouter une parole, il sortit, s'en allant du côté de la mer afin de se baigner avant l'heure de la *Tabéha.*

Le soleil allait se lever et, dans les tamaris, les oiseaux chantaient. Rachel demeura un instant immobile, suivant des yeux la haute silhouette noire d'Abdesselem qui s'éloignait sous les eucalyptus le long de la rivière limpide.

… Puis, elle se retourna et regarda la cour où des herbes poussaient entre les dalles disjointes et la porte de la chambre que Sid Abdesselem avait fermée à clef.

Sur la petite fenêtre grillagée, restée ouverte, Rakhil vit un mouchoir de soie rose qui traînait là, oublié par le *taleb.* Elle s'en saisit vivement et, après l'avoir baisé, le cacha sous sa *gandoura.* Puis, lentement, elle reprit le chemin de la ville.

Elle se sentait accablée, le cœur serré par une sombre angoisse. Certes le magicien arabe avait eu raison, quand il lui avait conseillé de ne pas tenter le sort et de demeurer à jamais dans la bienfaisante ignorance de l'avenir, où elle avait vécu jusque là.

Pourquoi avait-elle voulu savoir ?

Si même les deux magiciens lui avaient menti ce qui lui semblait bien improbable, elle vivrait désormais en proie à une continuelle crainte, et elle sentirait sans cesse planer au-dessus de sa tête les ailes noires de la mort… Quatre années, c'était si court ! Elle marchait et, dans l'amertume infinie de son âme obscure et avide de vivre, les images de son passé surgissaient, désolantes ou laides. Rakhil n'avait jamais connu ses vrais parents : elle avait été élevée par une vague tante, la vieille Stitra Azoulay, femme de mœurs très louches et dont le mari Mordokheï, était brocanteur et, au besoin, receleur. L'enfance de Rakhil s'était passée dans un affreux taudis obscur de la rue d'Armandy, une sorte de bas-office noir et étroit où, dans la pièce unique, toute la famille gîtait, entassée pêle-mêle. Il y avait là Stitra, Mordokheï et une sœur de Stitra, Khmimsa, qui avait été emprisonnée depuis, pour infanticide. Rakhil, de bonne heure, s'était sentie des goûts, vagues et imprécis d'abord, pour le luxe et le bien-être.

Très étrangement, au milieu de l'abjection physique et morale, elle avait grandi, gracieuse et attirée vers les choses riches et belles.

Les quelques bijoux volés que rapportait Khmimsa et que brocantait mystérieusement Mordokheï éveillaient en Rakhil des convoitises de plus en plus ardentes devenues douloureuses bientôt.

Khmimsa, qui se prostituait, était laide et sale et elle n'avait jamais su se créer une position un peu aisée. Aussi Stitra la haïssait-elle, l'accablant avec l'aide de son mari de coups et d'injures. Khmimsa, presque idiote, supportait tout et rapportait tout son maigre gain à sa sœur. Ce fut cette dernière qui l'incita à commettre le crime qui la perdit, sans que Stitra ne fût compromise. Mordokheï était presque toujours en courses, souvent même nocturnes. Stitra régnait en maîtresse au logis et elle était fort méchante, elle battait souvent la petite Rakhil à laquelle elle dédaigna de donner aucune instruction. Dès que la fillette fut en état de travailler Stitra la chargea de tous les travaux les plus répugnants et les plus rudes. Rakhil entendait parler devant elle, sans retenue aucune, du trafic infâme de sa tante, de l'abjection de Khmimsa et des vols de Mordokheï. On ne lui cacha pas même le crime de Khmimsa et son sort. Elle grandit ainsi dans l'atmosphère délétère et malsaine où le vice et le crime étaient considérés comme les éléments naturels et nécessaires de la vie. Ainsi, loin de développer en elle le sens moral, le milieu ambiant ne fit que l'oblitérer, lui inculquant les pires méfaits.

Dès sa plus tendre enfance, Rakhil avait vu que, dès qu'elle serait grande, elle ferait le même métier que Khmimsa. Seulement Stitra disait toujours que Rakhil, belle et intelligente, enrichirait la famille et serait heureuse.

Dès qu'elle eut atteint l'âge de sept ans, Stitra commença à l'envoyer vendre du couscous dans un plat de terre cuite qu'elle portait d'un geste gracieux sur la paume de la main renversée, levée à hauteur de son épaule. Elle errait ainsi à travers les rues, charmante sous ses loques crasseuses, son bras frêle ployant sous le poids du plat trop lourd, et, de sa voix claire et chantante, elle criait sa marchandise.

Elle s'arrêtait devant les magasins des *roumis* pour regarder les étalages bariolés, tentants qui la faisaient rêver. Devant les boutiques étincelantes de dorures et de soieries des maures, des mozabites ou des juifs, elle stationnait plus longtemps, émerveillée.

Elle se regardait dans toutes les vitrines, dans toutes les glaces des magasins, et elle se trouvait belle malgré ses haillons sordides.

Et elle sentait une grande amertume envahir son cœur. Elle trouvait que, puisque d'autres enfants étaient heureux, richement habillés et soignés par des parents qui les aimaient, elle aussi, plus belle et plus intelligente aurait dû avoir sa part de ce bonheur.

Stitra lui disait bien qu'elle aurait tout cela quand elle serait grande. Mais cela lui semblait si loin, et pour le moment, elle menait la plus misérable des vies.

Souvent, elle avait volé, aux boutiques, des bouts de ruban, des fruits ou quelque bijou de clinquant qu'elle cachait ensuite jalousement de Stitra.

Mordokheï, Stitra, Khmimsa et les autres qui venaient parfois chez eux, volaient bien, et encore des choses qui étaient bien plus chères que les petits riens dont elle réussissait parfois à s'emparer.

Les friandises l'attiraient cependant bien moins que les ornements.

Rakhil aimait les choses brillantes, l'or, l'argent, les pierres fines et les soies chatoyantes qu'elle contemplait aux étalages.

Jamais personne n'avait éveillé en elle des sentiments tendres, vraiment enfantins.

Au milieu de la dureté des êtres environnants, de leur brutalité, de leur vice, sa petite âme, à peine éclose au souffle de la vie, s'était refermée, repliée sur elle-même. Elle aussi était devenue fermée, obstinée, dure. Le regard de ses yeux s'était fait impénétrable et triste, sans douceur comme recelant de redoutables mystères.

Quand Rakhil, à onze ans, fut femme, elle commença à tâcher d'attirer les hommes qu'elle rencontrait. Mais son premier amant fut un jeune juif, aussi misérable qu'elle-même, Messaoud Kâmoun, qui était domestique chez un avocat maure.

Messaoud habitait avec sa mère, une vieille aveugle et presque paralysée, un taudis voisin de celui des Azoulay. Messaoud avait un caractère doux et craintif doublé cependant de ruse. Ainsi, il faisait volontiers les commissions des filles galantes d'Annéba, mais il eut refusé de tremper dans un crime, quel qu'il fût, tant par poltronnerie que par absence native de méchanceté. De plus, Messaoud était fidèle à ses amis, et même à son maître, qu'il servait avec dévouement. Il aimait Rakhil avec la passion de ses seize ans d'Africain et n'en obtint que des faveurs intéressées. Elle se montra tyrannique et exigeante, d'une dureté étrange, venant de cette belle enfant, à la voix douce et harmonieuse, aux grands yeux d'azur.

Messaoud supporta tout. Il s'ingénia même à combler Rakhil de petits cadeaux, volant pour plaire à son aimée. Son rêve était d'épouser Rakhil, mais Stitra et Mordokheï ne voulurent pas entendre parler de cela : ils comptaient sur Rakhil pour les enrichir. Stitra dit un soir à sa nièce :

Tu es grande à présent, ya Rachel. Il est temps de te mettre à travailler pour gagner ta vie. Voilà de beaux habits. Mets-les.

Et elle remit à Rakhil une défroque de soie bleue et rose, défraîchie et râpée, mais qui embellit cependant la jeune fille, rehaussant son charme et sa grâce. Stitra la regarda, surprise elle-même de cette métamorphose.

Ô toi, dit-elle, tu n'es pas comme cette bête de Khmimsa, tu feras ton chemin. Vas maintenant devant les cafés arabes et tâche d'attirer les hommes. Choisis non pas les plus jeunes et les plus beaux, mais ceux qui sont les mieux habillés et qui ont l'air le plus riche.

Tu les ramèneras ici. Moi je rangerai la chambre où Khmimsa recevait.

Et Rakhil était sortie et elle était allée sur la place d'Armes, errer devant les grands cafés maures, souriante et attirante, quoique inexperte encore. Sous ses pauvres vêtements de soie tachés et élimés, Rakhil ressemblait à une petite princesse déchue, mais fière toujours, et d'une grâce souveraine. Le cœur battant d'une émotion encore inconnue, celle de l'espoir de voir enfin se réaliser ses espérances les plus chères, Rakhil ramena chez elle un jeune maure qui revint pendant des mois, éperdu, agenouillé devant elle, lui apportant à profusion cadeaux et argent.

Les vieux Mordokheï revendaient le surplus des bijoux et des parures à des juifs de Constantine. Dès qu'elle commença à gagner de l'argent, Rakhil fut traitée avec plus d'égards, comme une bête de prix rapportant au foyer la richesse et le bien-être.

Bientôt Stitra voulut quitter l'infect taudis de la rue d'Armandy, et toute la famille où Khmimsa libérée était revenue, humble servante que la détention avait achevé d'abrutir, alla s'établir dans la riante et calme maison du quartier de Carthage, louée d'abord puis achetée d'un commerçant maure qui s'était ruiné et à qui Mordokheï avait prêté sur sa maison, prévoyant la ruine du musulman.

Rakhil eut une belle chambre pour elle seule, où il y eut un lit arabe à grande moustiquaire blanche, des divans turcs et des petites tables de Tunis, incrustées de nacre.

Des coffres peints, à lourdes serrures et cloués de cuivre poli, s'amassèrent peu à peu, contenant les toilettes de plus en plus somptueuses de Rakhil. Après le jeune maure, qui était parti, d'autres étaient venus, musulmans, chrétiens ou juifs qui avaient comblé Rakhil d'amour et de présents. Elle n'en avait aimé aucun.

Jadis, quand, très tôt, elle avait commencé à penser elle s'était sentie triste et ennuyée, et elle avait attribué cet état d'esprit à sa condition misérable. Mais maintenant qu'elle avait obtenu presque tout ce qu'elle avait souhaité, étant petite, elle était étonnée de ressentir une tristesse plus profonde et un ennui plus mortel…

Les longues heures des journées enflammées, lui semblaient interminables, endeuillées comme celles que l'on passe au chevet des mourants.

Du ciel ardent, de l'éblouissante lumière de toutes les choses de la terre, aucun sourire ne lui venait, aucune allégresse ne descendait en ce cœur voué à la tristesse et aux sombres rêves imprécis. Peu à peu l'idée de la mort était venue la hanter, l'emplissant d'une indicible terreur.

Elle avait beau songer qu'elle était si jeune encore, qu'elle avait tant d'années à vivre, que la mort était si loin : les pensées lugubres revenaient toujours, torturant son esprit inculte, de craintes vagues et d'appréhensions informulées.

De la religion ancestrale, Rakhil ne savait rien, sauf quelques cérémonies vides de sens pour elle, quelques formules en cette langue hébraïque qui n'avait pour elle aucune signification, et une foule de superstitions.

D'en haut, aucune consolation ne pouvait donc lui venir. Elle n'avait même pas cette foi aveugle et résignée qui fait des plus simples d'entre les musulmans des êtres calmes et presque imperturbables en face de toutes les vicissitudes de l'être.

L'âme obscure et violente de Rakhil se débattait douloureusement dans les ténèbres.

Les quelques juives qu'elle fréquentait, ou plutôt qui cherchaient sa société – car elle aimait la solitude – s'étonnaient de la voir si triste et si inquiète. À personne jamais elle ne révéla sa secrète souffrance.

Ce fut sous l'influence de cette inquiétude perpétuelle, de cette angoisse qu'elle se sentait incapable d'expliquer ou de vaincre que Rakhil alla un jour consulter la magicienne Tyrsa et le Sahir Abdesselem. Tous deux n'avaient fait que justifier ses appréhensions et ses craintes.

Ah ! se disait-elle avec amertume, pourquoi ne m'ont-ils point réconfortée par des mensonges aimables ? Pourquoi ne m'ont-ils point dit comme tous les charlatans des rues et des foires, que je vivrai de longues années, que je serai heureuse et riche ? Et non seulement que je dois mourir si tôt, mais encore dans le sang… Nabbi Adonaï qu'ai-je donc fait ?

Elle se lamentait ainsi sur elle-même, se considérant comme une innocente victime d'une destinée unique et cruelle.

Elle ne comprenait point que tous les malheurs qui lui avaient été prédits la veille ne pouvaient isseoir que de l'essence même de son âme, car elle était sombre et qu'elle serait la cause de sa propre perte.

Jusque là, son âme avide avait beaucoup reçu de la vie et des hommes, et n'avait rien donné en échange, chose funeste entre toutes… Seul son corps superbe, mais imparfait, comme tout ce qui n'est point animé du souffle divin de la vie, de l'Amour et de l'Espoir avait servi d'insuffisante compensation.

Jamais en ses épousailles d'une nuit, ou même répétées pendant des semaines et des semaines, elle n'avait ressenti vibrer son cœur, jamais elle n'avait connu cette ivresse indicible que seul donne l'Amour, le vrai, celui où l'âme participe jusqu'en ses tréfonds ignorés, à l'extatique félicité des sens. Impénétrable, toujours vaguement souriante, jamais radieuse, sphinx mystérieux en sa triomphale beauté, elle traversait, fulgurante et éphémère, la vie de ceux qui l'aimaient... Tous, tôt ou tard, les plus sensitifs surtout, se lassaient de son invincible froideur d'âme, non de sens, car Africaine elle avait toutes les plus savantes ardeurs de la chair... Depuis longtemps, Rakhil ne sortait plus pour appeler les hommes, le soir, sur le seuil des cafés maures, risquant les éclaboussures et les coups des cafetiers musulmans.

La maison du quartier de Carthage était connue de tous, et Rakhil était la plus recherchée de toutes les filles de joie d'Annéba.

Elle aimait cependant au crépuscule sortir le long des rues presque désertes de la haute ville et, arrivée tout au sommet de la colline, contempler en silence le calme infini du ciel et de la Méditerranée, assoupie.

Un soir, toute de soie bleue pâle vêtue, enveloppée d'un châle de cachemire rose tendre, elle descendit sur la place de Carthage. Elle voulait aller rendre visite à l'une de ses amies et rivales, la courtisane maure Habiba. Mais elle s'arrêta au milieu de la place où régnait un grand silence triste. Les rayons obliques du soleil couchant inondaient d'or rose le pavé inégal de la petite place en pente assez raide. Seul, l'agent de planton devant le commissariat de police animait encore ce paysage immobile de pierre.

Un vieux figuier, poussé dans la cour intérieure d'une maison arabe croulante de vétusté, informe à cause des centenaires coulées de chaux bleuâtres, étendait sur la terrasse ses rameaux puissants, chargés de larges feuilles épaisses et veloutées et de fruits d'un violet veiné de vert.

Un oiseau captif dans la cour ou caché dans l'arbre chantait, lançant à intervalles réguliers une plainte douce et mélodique. Rakhil, debout près du mur de cette demeure silencieuse et close, rêvait indéfinissablement.

La lueur rose inondant le ciel, les rues, les maisons blanches et le pavé, auréolait Rakhil d'une sorte de nimbe d'apothéose mirifique, lui donnant l'aspect d'une vierge échappée de quelque vieille icône byzantine.

Par une rue latérale, un jeune musulman déboucha sur la place de Carthage. Il était grand et d'une vigoureuse minceur, svelte et flexible sous ses vêtements maures.

Rachel,
récit d'Isabelle Eberhardt (1877-1904),
a été écrit en novembre 1898.

ISBN : 978-2-89668-877-7
© Vertiges éditeur, 2019
– 0878 –